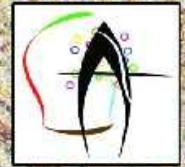




CODESRIA



CODESRIA

13

ḡmḡ

Assemblée générale
General Assembly
Assembleia Geral
الجمع العام الثالث عشر

L'Afrique et les défis du XXIème siècle
Africa and the Challenges of the Twenty First Century
A África e os desafios do Século XXI
إفريقيا وتحديات القرن الواحد والعشرين

VERSION PROVISOIRE
NE PAS CITER

Migrations et identité transnationale en République du Congo :
le cas du quartier Poto-Poto à Brazzaville

Dieudonné Moukouamou Mouendo
Université Marien Ngouabi

5 - 9 / 12 / 2011

Rabat Maroc / Morocco

Introduction

Les migrations sont des déplacements – volontaires ou forcés – de populations passant d’une région à une autre ou d’un pays à un autre pour s’y établir pendant une brève ou une longue période, quand ce n’est tout simplement pour toujours. Elles sont de véritables véhicules de cultures, de coutumes, de religions, d’habitudes, etc. En effet, les immigrés transportent de leurs pays d’origine vers les pays d’accueil leurs coutumes et autres valeurs culturelles qu’ils essaient d’harmoniser avec celles des peuples aborigènes – obligés qu’ils sont de cohabiter si ce n’est de fusionner, de s’intégrer. Une harmonisation dont l’incidence est mutuelle.

Phénomène séculaire, les migrations favorisent donc les rencontres entre des communautés et des cultures, relativement ou radicalement différentes, qui se connaissent peu ou pas du tout, et dont la cohabitation peut décomposer et recomposer le tissu social, économique, culturel, religieux, etc. Ces rencontres sont, somme toute nécessaires car, ainsi que l’estime Cristina-Edith Popescu, « l’identité est basée sur la rencontre¹ ». En effet, c’est autour des rencontres – quelquefois heurtées – entre immigrés et aborigènes que se construisent de nouveaux paysages sociaux et culturels, de nouvelles communautés et identités, qui amènent les peuples à se tolérer et à s’accepter, au-delà de leurs origines et de leurs différences. Elles amènent individus et collectivités, locales et étrangères, à troquer leur identité individuelle ou collective contre une identité plus largement collective, à cheval entre deux ou plusieurs peuples venus de régions ou de pays différents. Dans ce contexte, l’autre n’est plus un obstacle ; il est un alter ego, car « faire de l’autre un alter ego... c’est neutraliser son altérité absolue² ». C’est une situation dans laquelle l’un comme l’autre est « destinataire et destinataire d’un dialogue dont l’enjeu est une meilleure connaissance de soi-même et de l’autre et, à travers les affrontements, voire les violences inévitables, un enrichissement mutuel à travers les différences authentiques³ ».

C’est dans cette situation de rencontre et d’harmonisation de coutumes et de cultures que se trouvent les peuples qui constituent la ville de Brazzaville en général et le quartier de Poto-Poto en particulier. Ce qui nous amène à nous intéresser à la question relative à l’identité transnationale sur le thème : « Migrations et identité transnationale en République du Congo : cas du quartier Poto-Poto à Brazzaville ».

¹ Cristina-Edith Popescu, *La représentation de l’identité congolaise dans la poésie de Jean-Baptiste Tati Loutard – Interférences culturelles –*, thèse de doctorat, Université de Paris IV – Sorbonne, 2004, p.262.

² Jean Derrida, cité in *Dictionnaire Hachette encyclopédique illustré*, p.60.

³ Guy Michaud, « Identité et personnalité », in *Négritude, tradition et développement*, p.168.

Notre propos portera d'abord sur une théorisation autour des concepts d'« identité », de « transnational » et d'« identité transnationale ». Nous exposerons ensuite les éléments fondamentaux qui ont permis de construire l'identité transnationale à Poto-Poto.

Outre l'enquête ethnographique, notre démarche sera basée sur l'observation directe et l'analyse. L'observation nous permettra de comprendre les réalités des populations de Poto-Poto dans leurs dynamiques profondes, leurs manières être et leur volonté de vivre ensemble en tant que communauté multiculturelle. Elle est donc un moyen pour nous de pénétrer la personnalité des peuples de Poto-Poto pour mieux témoigner de leurs caractéristiques. L'analyse quant à elle nous permettra de décomposer l'entité Poto-Poto dans ses multiples compartiments pour le recomposer par la suite grâce à une opération de synthèse. Comme le dirait Jean Derrida, il y sera question de déconstruction et de reconstruction.

1 - Théorisation sur les concepts

Identité : Le concept d'identité est aujourd'hui très présent dans l'imagination et les discours d'une société humaine visiblement en mal de repères. Les expressions dans lesquelles le mot apparaît se multiplient et restent tout aussi variées que confuses quant à leurs significations. En guise d'exemple nous pouvons citer les expressions : identité culturelle, identité nationale, identité religieuse, identité individuelle, identité collective, identité interne, identité externe, crise d'identité, perte d'identité, quête d'identité, pièces d'identité, etc, dont une tentative de définition pourrait nous conduire à de divagations variées et contradictoires.

Le mot identité est, pour ainsi dire, sujet à plusieurs significations selon l'entendement de celui qui l'utilise et le contexte dans lequel il l'utilise. Il renvoie à des réalités diverses et fait l'objet de débats, opposant généralement ceux qui estiment que « l'identité est essentielle, fondamentale, unitaire et immuable, [à ceux qui soutiennent que] les identités sont construites à travers l'action historique⁴ ». Dans le contexte africain, en théorisant sur l'identité culturelle africaine, Collins Airhihenbuwa réactualise le débat en prenant position contre la vision minimaliste de certains Africanistes que l'auteur accuse de pouvoir limiter l'identité à la seule sphère de la pauvreté. Ainsi écrit : « les aspects les plus troublants du débat axé sur l'identité culturelle ont été l'incapacité des chercheurs à formuler une identité

⁴ Richard Handler, cité par Alex Macloed, Isabelle Masson et David Morin, « Identité nationale, sécurité et la théorie des relations internationales », in *Etudes internationales*, Vol. 35, n° 1, 2004, p. 9.

africaine indépendante des conditions de pauvreté.⁵ ». Une telle vision, pour restreinte qu'elle est, permet néanmoins d'étendre le champ de l'identité sur d'autres phénomènes.

En mathématique, par exemple, « l'identité est le constat que deux membres, deux objets, sont en fait les mêmes, quelles que soient les valeurs que peuvent prendre les différents paramètres de l'équation⁶ ». L'identité revêt, dans ce cas précis, l'idée de l'équivalence, de l'équité, de l'égalité. Par extension, l'identité devient ce qui fait d'une chose ou d'un être vivant le même qu'un autre. « C'est aussi la possibilité de regrouper plusieurs de ces choses ou de ces êtres vivants sous un même concept, une même idée⁷ ». Ici semble s'exprimer l'idée du recoupement, de la convergence de plusieurs éléments vers un trais sinon des trais communs.

Dans les services liés à l'immigration ou à l'identification, à la police ou au tribunal, l'identité désigne souvent des éléments permettant de différencier une personne d'une autre. Il s'agit d'un certain nombre d'informations – nom, prénom, date et lieu de naissance, adresse, profession, nationalité, situation matrimoniale, empreinte génétique et/ou digitale, etc. – qui permettent d'individualiser quelqu'un. Ainsi parle-t-on de pièce ou de carte d'identité. Là, il n'est plus question de convergence de plusieurs éléments vers un même point, mais plutôt de distinction notoire. Cette conception est plus proche de celle du Dictionnaire Le Petit Robert où l'identité est liée au « caractère de ce qui demeure identique à soi-même ».

En voilà un ensemble de définitions du concept d'identité qui tout de suite, nous semble-t-il, s'opposent et redoublent le flou et la confusion autour du mot. Qu'est-ce à dire ? Cette confusion, estime Jean Claude Kaufmann, est ancrée dans notre inconscient. Le sociologue affirme que « l'identité est immatérielle, elle ne peut être quantifiée. Elle se modèle indéfiniment en fonction de vos expériences, de vos rencontres.⁸ ». Les concepts expériences et rencontres utilisés par Kaufmann sous-entendent que c'est l'existence humaine qui est mise au centre de la notion d'identité. Or, lorsque le concept d'identité s'applique à une ou des communautés humaines, il est, dans la plupart des cas, synonyme d'un ensemble de valeurs, de normes, de réalités culturelles et de croyances, partagées par la majorité sinon l'ensemble des membres des communautés en question. Ces valeurs, normes, réalités culturelles et croyances constituent le socle de leur cohabitation apaisée ou de leur fusion. Ce qui est donc sûr, dans

⁵ Collins Airhihenbuwa, « Théorisation de l'identité culturelle et du comportement dans la recherche en science sociales », in *Repenser le développement africain : au-delà de l'impasse, les alternatives*, Bulletin spécial 11^e Assemblée générale du CODESRIA, n°3 et 4, 6-10 décembre 2005, Maputo, Mozambique, p.17.

⁶ <http://www.toupie.org/Dictionnaire/identite.htm>

⁷ Ibid.

⁸ Jean-Claude Kaufmann, <http://www.canalacademie.com/ida1416-Qu'est-ce-que-l-identite.htm>

le cadre de cette contribution, c'est qu'au-delà des divergences constatées à propos de la définition du concept, il est question d'un individu ou d'un groupe d'individus mettant au centre la simple mais combien fondamentale question de savoir : « qui suis-je ? » quand ce n'est « qui sommes-nous ? ». Ainsi, paraphrasant Bertrand Badie pour qui l'identité est l'«ensemble des stratégies que les individus et les groupes mettent en place pour se définir par rapport aux autres en fonction de leur désirs et de leurs intérêts⁹», nous disons qu'il s'agit de stratégies mises en place, consciemment ou non, par les différentes communautés, dans le but d'aller vers une communauté hétérogène, mais définie sur des normes et des valeurs universelles auxquelles tout le monde adhère.

Transnational : c'est un mot composé du préfixe « trans- » et du terme « nation ». Le premier, « trans- » vient du latin et signifie « au-delà de », comme dans l'expression transalpin, mais « à travers », comme dans transafricain. En outre, le préfixe « trans- » indique un changement, comme dans le mot transformation.

Quant au second terme, « national » est un adjectif construit sur le nom nation. L'adjectif national qualifie ce qui est relatif ou propre à la nation, ce qui concerne la nation en tant qu'ensemble d'individus ou de biens ou en tant qu'institution (par opposition à ce qui est privé ou local).

Transnational suggère l'idée de ce qui a une dimension supranationale ; ce qui va au-delà de l'Etat nation. C'est également une expression qui induit l'idée d'une sorte de transformation, de mutation subie par la nation en tant qu'entité géographique et humaine. L'expression « transnational » désigne, pour ainsi dire, à la fois ce qui va au-delà de la nation ou qui dépasse la nation, ce qui traverse la nation dans son entièreté, et ce qui constitue une transformation de la nation, c'est-à-dire un changement de la signification même de la nation. Le transnationalisme confine le multinationalisme qu'il influence et avec qui ils domestiquent un certain nombre d'éléments à l'intérieur d'un espace où la frontière, si elle existe, déambule du fait des mouvements incessants de ces éléments.

Identité transnationale : L'expression identité transnationale est donc une construction désignant un ensemble de valeurs, de normes, de réalités socioculturelles et de croyances nées de la rencontre entre les immigrés et les autochtones, et autour desquelles s'est construite une nouvelle communauté hétérogène, mais soudée. L'identité transnationale n'est pas l'opposé de l'identité nationale qui peut se définir comme un « ensemble de croyances,

⁹ "Culture, identité, relations internationales", conférence au siège de la fondation du roi Abdul-Aziz Al Saoud pour les Etudes Islamiques et Sciences Humaines, le 15 juin 1996. Publié dans "Etudes maghrébines" n°7 1998.)

d'attitudes et d'opinions à l'égard de soi et de l'autre, partagé par une majorité importante des membres de l'entité nationale en question¹⁰ ». Elle en est le dépassement. Elle va au-delà des limites de la nation, pour créer une nation plus large, presque sans limite, où l'individu a tendance à s'identifier à des groupes sociaux de même niveau et ne parvient plus à distinguer ses coutumes, ses habitudes, sa culture et ses croyances à celles des autres.

L'approche de l'identité transnationale dans le quartier de Poto-Poto penche en faveur de l'« identité transculturelle », selon les termes de Hédi Bouraoui. En effet, cet auteur estime que dans le cas de l'identité transculturelle, le sujet effectue « une sorte de bricolage des multiples constituants, des diverses idées forces, des cultures les plus variées et les plus contradictoires. A partir de ces contradictions, ces différenciations, ces hiérarchisations des cultures, tout sujet tend vers ce qu'on appelle « les talents universels¹¹ ». L'identité transnationale est donc un ensemble de talents universels présents dans les multiples identités individuelles et nationales en présence à Brazzaville. Les populations du quartier Poto-Poto, immigrés et aborigènes, ont réussi à les harmoniser et à donner naissance à une identité multinationale dans laquelle tout le monde se retrouve et se sent bien intégré.

2 - Les éléments fondamentaux de construction de l'identité transnationale à Poto-Poto

Le quartier Poto-Poto est une véritable mosaïque d'ethnies africaines. La répartition même des quartiers en témoigne. En effet, le vieux Poto-Poto se répartissait en six principaux quartiers. Il s'agissait de : le quartier Quinze ans, situé entre le chemin de fer et la rivière Mfoa, habité en majorité par les anciens combattants oubanguiens et tchadiens ; le quartier Sénégalais, dirigé à l'époque par Mamadou Diop ; le quartier des Bandas (groupe ethnique du Centrafrique) dirigé par Désiré Sosso ; Poto-Poto centre dont les chefs furent entre autres Michel Nkouka, Flavien Mbongo, Antoine Akili et Raphaël Ngambali qui fut le représentant personnel du roi Makoko ; en enfin le quartier Ndolo. Les noms de ces quartiers ne sont pas exhaustifs, puisque Georges Balandier en propose d'autres : quartier bonga, quartier Mbondjo, quartier Ba-Kongo, quartier Mbochi¹². Construits sur des bases à la fois communautaires et ethniques, ces quartiers sont totalement mixtes aujourd'hui et ne répondent plus aux limites géographiques et raciales d'antan. A côté de ces « vieux »

¹⁰ Alex Macleod, Isabelle Masson, David Morin, « Identité Nationale, sécurité et la théorie des relations internationales », in *Etudes internationales*, Vol. 35, n° 1, 2004, p. 9.

¹¹Hédi Bouraoui, L'identité transculturelle et ses enjeux : le cas de Rose des sable, <http://www.erudit.org/live/CEFAN/2000-1/000589co.pdf>

¹² - Georges Balandier, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences politiques, 1985, p. 22

quartiers sont nés d'autres quartiers qui ont contribué à l'extension de l'arrondissement, en ajoutant en même temps plus de diversité sur les couleurs de son tissu social.

Plusieurs éléments ont ainsi servi d'outils à la construction de Poto-Poto en tant qu'espace et entité socioculturelle, terroir d'une identité transnationale. Il s'agit entre autres d'éléments historico-politiques, économiques, socioculturels.

a - Les éléments historico-politiques

A l'instar d'autres villes africaines, Brazzaville, la capitale de la République du Congo, est née de la volonté coloniale à la fin du XIX^e siècle. C'est une cité « cosmopolite. La notion d'« étranger » y est « inconnue », puisque Noirs et Blancs, Congolais, Tchadiens, Centrafricains, Camerounais, Gabonais, et Angolais, ainsi que Sénégalais (créateurs de plusieurs quartiers dont celui de « Yoro Fall », devenu simplement « Yoro »), Guinéens, Mauritanais, Maliens, Ivoiriens, Béninois, Nigériens, Ghanéens, etc., vivent et ont toujours vécu en symbiose et en harmonie à Brazzaville¹³ ».

La ville de Brazzaville est, pour ainsi dire, une création multi-identitaire et multiculturelle implantée sur les terres de ce qui fut jadis Mfoa, un village appartenant au groupe ethnique Téké. La ville doit son nom à l'explorateur Pierre Savorgnan De Brazza, un italien naturalisé français.

A la faveur de l'histoire coloniale, Brazzaville est très liée aux peuples de l'Afrique de l'Ouest, notamment ceux de l'ancienne AOF (Afrique Orientale Française), mais aussi et surtout à ceux de l'Afrique centrale, notamment ceux du Congo voisin (RDC), ceux de l'Angola et ceux de l'ancienne AEF (Afrique Equatoriale Française).

Les premiers africains de l'Ouest à entrer en contact avec les peuples du Congo furent vraisemblablement sénégalais. Ces derniers étaient au service de l'explorateur De Brazza et l'accompagnèrent lors de la conquête du territoire de ce pays nommé d'abord Moyen-Congo puis République du Congo, République populaire du Congo, avant de redevenir République du Congo au début de la décennie 1990. De tous, le sénégalais qui a le plus marqué l'histoire est le Sergent Malamine Camara. De Brazza, dont il servait de laptot, lui confia la responsabilité de veiller sur le drapeau français qu'il implanta à Brazzaville pour symboliser l'occupation du territoire par la France. Le sergent Malamine aurait tenu tête à l'explorateur Stanley, et empêché que le territoire de l'actuelle république du Congo ne bascule au profit de Léopold II, le roi belge. Il aurait également servi d'interprète entre De Brazza et Makoko,

¹³ Théophile Obenga, *L'histoire sanglante du Congo Brazzaville (1959 1997), Diagnostic d'une mentalité politique africaine*, Paris, Présence Africaine, 1998, p. 65-66.

le Roi des Teke, lors de la signature d'un traité de concession des terres congolaises à la France ; traité dont les historiens congolais doutent de la véracité et considère le contenu comme une duperie. Le sergent Malamine fut aussi certainement le premier musulman à fouler les terres congolaises autour des années 1880, et par conséquent, il devrait être le symbole de l'entrée de l'Islam dans un pays alors dominé par l'animisme et le christianisme. En outre, les premiers ouvriers et autres corvéables à merci utilisés par les colons français pour la construction des premiers édifices à Brazzaville furent sénégalais. Pour avoir marqué depuis des lustres la conscience collective des Congolais, tout ressortissant "ouest-africain" est a priori connu sous le nom de Sénégalais. Pour ce faire, sénégalais apparaît comme un englobant identitaire qui renseigne non seulement sur l'origine lointaine de quelques individus hétérogènes par les foyers de départ (Mali, Togo, Benin, Niger, Nigeria, Ghana, etc.) mais aussi un marqueur fort de l'idée originale d'une diversité culturelle à l'intérieur d'un espace bien défini : Poto-Poto. Dans cet englobant, selon le même imaginaire, il ne faut pas perdre de vue d'autres composantes identitaires d'origine tchadienne, centrafricaine et camerounaise.

Seuls le poids du temps et la cohabitation de ceux là qui vivent au coude à coude avec « nos » fameux Sénégalais permettent de se rendre à l'évidence qu'ils ne le sont pas tous. La réalité a même montré que les Sénégalais ne sont pas les plus nombreux de toutes les communautés ouest-africaines de Brazzaville. Ils sont supplantés à ce rang par les Maliens. La distinction des différentes communautés des immigrés par les autochtones témoigne en réalité d'un processus de marche et de démarche vers l'autre dans le but de mieux le connaître, de mieux le comprendre et, sans doute, d'aider à son intégration. Ainsi que l'estime Albert Jacquard : « le seul critère de réussite d'une collectivité devrait être sa capacité à ne pas exclure, à faire sentir à chacun qu'il est le bienvenu, car tous ont besoin de lui¹⁴ ». Les populations congolaises de Poto-poto s'inscrivent donc dans cette perspective de non exclusion.

Par ailleurs, les traces laissées par les Sénégalais à Brazzaville continuent de témoigner de leur passage ancien. Tout un quartier porte encore leur nom à Poto-Poto : le quartier sénégalais. Bien qu'aujourd'hui celui-ci soit habité aussi bien par des Congolais de Brazzaville et de Kinshasa que par d'autres communautés venues d'Afrique de l'Ouest qui y vivent, totalement fusionnés, ce quartier ne reste pas moins un symbole de la présence sénégalaise à Brazzaville. Les vieilles familles d'immigrés sénégalais sont aujourd'hui remplacées par des

¹⁴Albert Jacquard « J'accuse l'économie triomphante », 1995, <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Identite.htm>

descendants totalement intégrés dans la société congolaise. Ces derniers, nés pour la plupart de père sénégalais et de mère congolaise, portent la nationalité congolaise et ont fréquenté ou fréquentent l'école congolaise. Leur éducation est partagée entre la culture congolaise et culture sénégalaise.

Dans la zone AEF, le contexte historique qui amène Tchadiens, Centrafricains, Gabonais et Camerounais à Brazzaville est différent, bien qu'il soit toujours lié à la colonisation. Il s'agit de la construction du Chemin de Fer Congo Océan (CFCO), qui devrait partir de Brazzaville à Pointe-Noire et faciliter l'exportation des produits de l'exploitation coloniale dans la sous-région. Ces produits, pouvaient ainsi être transportés par les eaux des fleuves Oubangui et Congo. Etre mis sur rail à partir de Brazzaville et conduits à Pointe-Noire où ils prendraient l'océan Atlantique pour la France. La seule main d'œuvre congolaise ne pouvant donc suffire à la construction de ce chemin de fer, la France soumettait aux travaux forcés les peuples de toutes ses colonies de la sous-région. Après le travail, ces peuples venaient s'installer à Poto-Poto, dans les alentours du marché de la nouvelle gare, mais aussi, autour de la cathédrale Sainte Anne de Poto-Poto, pour les chrétiens, et de la Grande mosquée de Poto-Poto, pour les musulmans.

Par ailleurs, suite à la Guerre mondiale de 1939, et à l'occupation de Paris par les Nazis, le général De Gaulle réfugié à Brazzaville, érige, en 1944, la Ville congolais en capitale de la France libre. A ce moment, tout français et tout ressortissant des colonies françaises, d'accord avec les idées de De Gaulle était tourné vers Brazzaville d'où émettait la Radio de la France libre. Cette situation faisait alors de Brazzaville une destination rêvée pour non seulement les Gaulistes, mais aussi les ressortissants de l'AOF et de l'AEF. Si les Blancs venaient s'installer au centre ville où interdiction formelle fut faite aux Noirs d'y habiter - politique coloniale oblige -, tous les ressortissants de l'AOF et de l'AEF tentés par l'aventure de Brazzaville venaient s'installer à Poto-Poto où étaient déjà établies, au lendemain de la première guerre mondiale, plusieurs communautés des deux sous régions. Georges Balandier¹⁵ révèle à cet effet, l'accélération du mouvement d'émigration vers la ville à l'occasion de la première guerre mondiale : un chiffre officiel donne une population de plus de 10.000 habitants en 1918. Poto-Poto apparut très vite comme le centre le plus important. A la fin de la guerre, Brazzaville accueille aussi beaucoup de tirailleurs sénégalais. Ainsi, les Saharas venus du Tchad formeront tout un quartier général à Poto-Poto, que l'on appelle le Camp des Saharas.

¹⁵ Georges Balandier, Op. cit., p.22.

Crée par l'arrêté n°2623 du 1^{er} février 1944 par Félix Eboué, alors Gouverneur de l'AEF, le nouvel arrondissement (Poto-Poto) de Brazzaville naissante s'affirme déjà comme un espace-monde ouvert à une mosaïque identitaire. Il est dirigé administrativement par un expatrié d'origine gabonaise : Jean Hilaire Aubame, entre 1945 et 1947. Cette expérience administrative tentée par un expatrié se renouvela au lendemain de l'indépendance, entre 1960 et 1963 où la commune de Poto-Poto fut dirigée par le Cameroun Maurice Kwamm. Ce dernier fut membre de l'UDDIA, parti de l'Abbé Fulbert Youlou, premier président du Congo indépendant. Entre 1963 et 1970 vint le tour du Sénégalais Diouf Mamadou d'assumer les fonctions de maire de l'arrondissement Poto-Poto.

Cette permanence des figures « étrangères » à occuper des hautes fonctions au Congo n'était pas liée à une éventuelle insuffisance expertise nationale, mais, bien plus, à la spécificité historique de Brazzaville d'être le terreau multiculturel, donc pluri-identitaire des colonies françaises d'AEF et d'AOF. La preuve de cette multi-culturalité ?, Monsieur l'Abbé Fulbert Youlou, alors vicaire à Sainte Anne du Congo, créa le Conseil coutumier avec les Congolais et les étrangers établis à Poto-Poto. Sur la foi d'Antoine Letembet-Ambily, le répertoire des étrangers convoqués par le vicaire de Sainte Anne du Congo afin de constituer ce Conseil coutumier furent : le Camerounais Maurice Kwamm, le Centrafricain Gabriel Mombé, le Béninois Ignacio Dos Santos, le Lari Joseph Nkeoua, le Mbochi Flavien Mbongo, le Téké Raphaël Ngambali, le Sénégalais Mamadou Diop et d'autres notables africains. C'est ce Conseil qui codifia les us et pratiques de l'Afrique traditionnels¹⁶. Théophile Obenga, qui corrobore le témoignage de l'écrivain congolais donne l'intérêt de l'initiative de Youlou : « le Droit coutumier de l'Abbé Youlou, a servi de référence, pendant longtemps, aux tribunaux congolais du premier degré, dans tous les quartiers de Brazzaville, présidés par des sages traditionnels...¹⁷ ». Pour nous, le panachage d'éléments culturels d'origine diverse afin d'élaborer un code juridique social unique ne signifie ni plus ni moins la construction incontestée d'une identité transnationale.

¹⁶ - Antoine Letembet-Embily, « Poto-Poto : la culture et les arts », in », in *Sanctuaire de souvenir, Sainte-Anne du Congo, Basilique de la liberté*, Document historique de la commémoration du cinquantenaire de la Cathédrale Sainte-Anne de Poto-Poto en 1993. P. 26.

¹⁷ Théophile Obenga, Op. cit., p. 55.

b - Les éléments économiques

Sur le plan économique, le rôle des marchés dans la construction d'une identité transnationale à Poto-Poto est très déterminant. A l'origine, deux marchés sont au centre de cette construction. Il s'agit du marché de Pumbo et du marché de la gare. Le premier a une existence précoloniale. Il recevait des populations venant du nord et sur du Congo, de la Centrafrique et de la République Démocratique du Congo. C'est un marché forain. Il était situé dans les environs de l'actuel Beach de Brazzaville. Les commerçants, venus de loin pour vendre devaient s'établir pendant une bonne période aux alentours du marché. Celui étant non loin de Poto-Poto, les vendeurs y séjournaient et tissaient des liens d'amitiés et même de mariage avec ceux qui deviendront Poto-Potois avec la colonisation. Comme il en est pour tous les marchés forains, le marché de Pumbo était un lieu de retrouvailles et d'échanges tant commerciaux que culturels, capables de cultiver la tolérance et l'acceptation de l'autre. Aujourd'hui, le Beach qui a pris la place dudit marché est la porte d'entrée et de sortie de Poto-Poto et n'en reste pas moins un lieu de retrouvailles et d'échanges intensifiés aujourd'hui dans le cadre du commerce transnational entre Brazzaville et Kinshasa.

Le deuxième, le marché de la gare, est né avec la construction de chemin de fer. Il est dans la périphérie de Poto-Poto et accueillait des Oubanguiens, des Tchadiens, des Camerounais et autres vendeurs. Il avait également des allures d'un marché forain. Les marchés de Pumbo et de la gare ont amené bien de communautés venues pour vendre à s'installer définitivement à Poto-Poto où ils chercheront à travailler chez les Blancs.

En outre, il y a l'actuel marché de Poto-Poto, qui semble être le digne continuateur de l'action des deux autres cités supra. Il est un carrefour où migrants et autochtones se rencontrent et échangent. Il est sans doute le plus cosmopolite et le plus fréquenté de Brazzaville. Ce marché de Poto-Poto joue actuellement un rôle stratégique, grâce, entre autres, à l'activisme de plusieurs étrangers : Ouest-africains (Maliens, Béninois, Sénégalais, Togolais, etc.), Chinois, Libanais, Kinois, Camerounais, Mauritanais, etc.

c - Les éléments socioculturels

L'hétérogénéité ethnique à Poto-Poto est incontestable. La volonté de toutes les communautés de vivre ensemble se lit dans l'effort fourni par tous pour s'approprier les langues véhiculaires (lingala, kituba¹⁸, sango) les plus usuelles à Poto-Poto, mis à part le français, la langue officielle du Congo. Le sango est éclectique de l'histoire coloniale. Il est

¹⁸ -Le Kutuba et le lingala sont deux langues nationales du Congo-Brazzaville, mais comptent aussi parmi les langues nationales de la RDC.

« venu de l'Oubangui-Chari, aujourd'hui République Centrafricaine, [et] était très utilisé par des tirailleurs, miliciens et policiers aéfiens¹⁹ ».

L'union de tous les groupes ethniques de Poto-Poto – locaux comme étrangers – autour de ces langues véhiculaires joua et continue à jouer un rôle important dans les échanges commerciaux et socioculturels. Si la maîtrise du Sango par les congolais de Poto-Poto constitue à la fois un acte d'amour et une volonté de communiquer, de partager avec les autres (Centrafricains, Tchadiens et quelque Camerounais), l'appropriation du Lingala et du Kituba par les immigrés et leurs descendants doit répondre aux mêmes motivations, au-delà de l'envie d'intégration qui les picote.

En outre, Poto-Poto se présente comme un quartier entièrement africain par les noms de ses rues. « Aucune rue, aucune avenue ne porte un nom français ou européen (à part l'avenue de France et l'avenue de Paris – ce qui sociologiquement très significatif)²⁰ ». Pour ce faire, Poto-Poto conforte sa physionomie sociologique d'être un espace cosmopolite. Ainsi, par exemple, les rues Kassî, Mongo, désignent des groupes ethniques de la RDC, les rues Bandas et Mbakas (Ngbaka à l'origine) sont liées aux ethnies de la République centrafricaine, la rue Dahomey rappelle le nom l'actuel Benin, les rues Haoussas et yakomas désignent des ethnies de l'Afrique de l'Ouest, les rues Mbochis, Batéké, Mondjombo désignent des ethnies du Congo, la rue Yaoundé rappelle le nom de la capitale politique du Cameroun, etc. Les noms de ces rues sont des repères historiques, mais aussi, comme l'indique G. Balandier : « ils soulignent surtout l'extrême panachage ethnique qui caractérise ce centre : l'énumération des noms de rues faut saisir à quel point Poto-Poto est un véritable "melting-pot"²¹. »

De la même manière que ces ethnies se partagent les rues et les avenues de Poto-Poto, elles s'interfèrent et s'interpénètrent par les liens des alliances matrimoniales. Au sujet de ces alliances, il faut préciser la forte propension des hommes ouest-africains à prendre des congolaises en mariage. L'inverse semble encore impossible, sans doute à cause de la rigueur de la tradition musulmane et coutumière de certains pays de l'Afrique de l'Ouest. La loi congolaise autorisant la polygamie, ouvre une porte indulgente aux immigrés coincés par le poids de la tradition de leur pays d'origine. En dehors des femmes venues directement de leur village d'origine, ils prennent surplace une deuxième épouse (congolaise); une manière de sceller définitivement l'alliance avec la terre d'accueil. Ainsi, les mariages mixtes sont nombreux à Poto-Poto, et l'intégration pour les enfants nés de ces mariages, les « 50/50, les

¹⁹ Antoine Létembet-Ambily, Op. cit., p.24.

²⁰ Théophile Obenga, Op. cit., p. 56

²¹ Georges Balandier, Op. cit., p. 27.

25/75, et les 75/25²² » – comme se définissent les Poto-Potois eux même – est plus facile que pour ceux venus de leurs pays à un âge relativement avancé.

Sur le plan religieux, Poto-Poto est également un véritable carrefour où catholiques, protestants, musulmans, adeptes de l'Armée du Salut, de Simon Kimbangu, des églises baptistes et pentecôtistes se côtoient ou se rencontrent sans heurts. On y trouve plusieurs couples mixtes où le père et certains enfants sont musulmans, tandis que la mère et d'autres enfants sont chrétiens. Comment ces couples spirituellement hétérogènes pourraient-ils échapper à un tel schéma ? Les religions auxquelles ils appartiennent sont en pleines mutations ; elles s'acceptent par ailleurs et évoluent sur un espace urbain largement ouvert et profondément marqué par une diversité du croire.

En effet, au Congo, l'Etat est laïque. « La liberté de croyance et la liberté de conscience sont inviolables. L'usage de la religion, à des fins politiques, est prohibé. Toutes manifestations de manipulation et d'embrigadement des consciences, de sujétions de toutes natures imposées par tout fanatisme religieux, philosophique, politique et sectaire sont punies par la loi.²³ » Outre le fait que certaines confessions religieuses servent parfois de tribune et d'échos à quelques hommes politiques en mal de légitimité, les fidèles des différentes religions en exercice à Poto-Poto semblent avoir consciemment ou inconsciemment intériorisés ces dispositions de la loi fondamentale en vigueur au Congo.

Par ailleurs, le quartier Poto-Poto connaît un foisonnement culturel. « En 1941 fut créé le premier centre culturel africain à Brazzaville, plus précisément à la rue Mbakas, au quartier Poto-Poto(...), avec quatre sections : conférence, bibliothèque, musique, théâtre.²⁴ » Le centre était présidé par le Gabonais Souza, tandis qu'un autre Gabonais, Jean-Rémy Ayoune, était le rédacteur en chef de la revue L'union. « L'école des peintres de Poto-Poto, fondée en 1951 par Pierre Lods, artiste-peintre, est un véritable temple d'enrichissement artistique qui a éclos des talents réels dont certains sont devenus célèbres dans le monde²⁵ ».

Cependant, à Poto-Poto, la culture ne s'embarrasse pas toujours de hauts lieux institutionnels qui font grandement défaut à l'arrondissement. Elle s'étale, toute multicolore, dans la rue, les marchés, les restaurants, les bars (nganda en lingala), autour des églises et des mosquées, dans les ronds-points, etc. Poto-Poto – lieu, faits, gestes enracinés dans le

²² Expressions utilisées par les jeunes de Poto-Poto. 50/50 désigner les enfants nés d'une mère ou d'un père immigré et d'une mère ou d'un père congolais, 25/75 ceux nés d'un 50/50 et d'un(e) immigré(e), 75 d'un(e) congolais(e)

²³ Article 18 de la Constitution congolaise.

²⁴ Théophile Obenga, Op. cit., p.54.

²⁵ Théophile Obenga, Ibid., p. 61.

cœur même de la cité – a des mutuelles et des Associations, sportives, d'assistance et d'entraide mutuelle qui existent depuis des lustres et qui fédèrent les forces vives de toutes les communautés. Des associations et mutuelles comme la Violette (féminine), Les tisserands, Bana Poto-Poto (Les enfants de Poto-Poto), Poto-Poto Lissanga (Association Poto-Poto), Elengi eye (la Joie est venue), Free Box (Coin de liberté), Mama Wawa, Tchékélé, La grande famille de Poto-Poto, Coin na Coin, etc., regroupent des personnes d'horizons et de croyances différents autour d'un idéal : vivre ensemble en partageant mutuellement les joies, les peines et les malheurs qui caractérisent l'existence humaine. Une Association comme Free box par exemple regroupe des Congolais de Brazzaville et de Kinshasa, et des Ouest-africains. Les membres de cette association participent à des rencontres de sport de maintien, notamment des matchs de football de ceux qu'au Congo on appelle les « Ewawa », c'est-à-dire, des hommes déjà gagnés par l'âge et dont le but est tout simplement de se retrouver autour du ballon rond, de s'amuser et de renforcer à la fois sa santé et les liens d'amitié. Bien d'autres associations de Brazzaville, et particulièrement de Poto-Poto partagent cette philosophie. Elles se déplacent parfois pour Kinshasa ou d'autres localité du Congo pour rencontrer d'autres équipes d'Ewawa, et profiter par delà de découvrir de nouveaux paysages. Les rencontres des Ewawa se terminent souvent par le partage d'un pot et quelquefois d'un repas qui met souvent ensemble les deux équipes. Ici le fair-play est de mise. La victoire y a moins d'importance que l'amusement.

A côté des associations sportives et d'entraide, il y a les groupes musicaux. Si l'orchestre Bana Poto-Poto, le plus célèbre du quartier, fait de la rumba, ceux des plus jeunes ont pour la plupart opté pour le Couper Décaler. Ce courant venu de la Côte d'Ivoire, avec Douck Saga et son groupe, Les Magiques Système, connaît actuellement une extraordinaire explosion à Brazzaville. A Poto-Poto, outre les moins connus, quatre groupes de Couper Décaler se dispute l'audience du public. Il s'agit des groupes Zamunda et Kappa du quartier sénégalais, et des groupes Armée rouge et Siemens, nom éponyme au leader du groupe Dj Siemens. Ces groupes sont pour la plupart mixtes, regroupant des Congolais de Brazzaville et de Kinshasa, et des jeunes nés d'unions mixte, surtout entre Congolais et ouest-africains.

Les habitudes alimentaires et vestimentaires aussi trouvent leur raison d'harmonisation à Poto-Poto. Les noms de certains restaurants comme la béninoise, la sénégalaise, la congolaise, etc. ont beau tenter de témoigner des origines des restaurateurs et des spécialités qui y sont servies, la plupart des Poto-Potois n'en sont pas découragés. Ils en font la ronde et se targuent d'avoir goûté à telle ou telle autre cuisine. Le pain de manioc, le fufou et des

mets congolais comme les « Trois pièces » et le « Saka-Saka » sont consommés par les autres communautés, alors les Congolais, à leur tour, raffolent Atchéké, Dégué, Cao, Thief bou-diem, couscous mouton et autres mets, pour la plupart d'origine ouest-africaines. Pour Arsène Elongo, les migrants sont « les figures de la modernité culinaire à Poto-Poto. Ils enrichissent le pays d'accueil par de nouvelles variétés de plats culinaires²⁶. »

Sur le plan vestimentaire, Elongo semble bien résumer la situation d'interpénétrations qui s'opèrent à Poto-Poto. Il affirme en effet que : « les hommes comme les femmes provenant des migrations déconstruisent les habitudes traditionnelles pour accepter une intégration culturelle dans le pays d'accueil. Dans nos constats, les femmes maliennes et sénégalaises s'habillent aux modes des femmes congolaises. Une certaine rupture se crée chez leurs filles scolarisées dans l'abandon de la voile comme marque d'identité culturelle. Dans le processus de pluriculturalisme, les femmes sénégalaises et maliennes apportent une culture nouvelle, dans le domaine de la mode vestimentaire. Les modes féminines d'origine sénégalaise deviennent une des spécificités de la modernité chez les congolaises²⁷. » Cependant en parlant de mode féminine sénégalaise, Arsène Elongo semble tomber dans le piège de la conscience collective congolaise qui prendrait tout ouest-africain pour sénégalais. Notre observation de l'organisation sociale à Poto-Poto semble révéler que le travail de la couture y est tenu, notamment en ce qui concerne les femmes, par les Béninoises et les Kinois. Et, à Poto-Poto, les modes Popo (Benin) sont parmi les plus célèbres des multiples modes africains qui y sont proposés. Du côté des hommes, les frontières ne bougent qu'à peine. Les congolais restent très attachés au Costume cravate tandis que le migrant ouest-africain ne se sépare que très rarement de son Bazin.

En somme, notre objectif était de montrer les outils ayant servi à la construction d'une identité transnationale à Poto-Poto et de prouver qu'en réalité, là où les Etats et les gouvernements traînent le pas, les populations ont pris une bonne option. Consciemment ou non, celles-ci ont lancé la marche d'une machine lourde et complexe qu'est la construction d'une identité panafricaine qui ne s'embarrasse point des différences et autres barrières socioculturelles et religieuses. Leur action est certes encore embryonnaire, mais déjà louable. Elle mérite, non seulement d'être soutenue, mais aussi et surtout, elle devrait inspirer chercheurs et décideurs politiques afin d'une mise en place de véritables stratégie fédératrices. Le bémol, sous la pression des grandes puissances, les Etats africains semblent

²⁶ Arsène Elongo, « Migrations et modernité de genre au marché de Poto-Poto », in *Les Cahiers de L'IGRAC*, n° 5, juin 2010, p. 79.

²⁷ Arsène Elongo, *Ibid.*, id.

bien plus préoccupés par les relations commerciales que par des politiques communes visant une véritable fédération politique. Sous le couvert de la mondialisation, les alliances et autres traités entre Etats visent davantage l'unification du monde en un marché unique, comme le souhaitent les puissances occidentales, que la mise en place des alliances visant à amener les peuples africains à se rencontrer, à se connaître, à s'accepter et à penser une vie commune, au sein d'une communauté africaine arc-en-ciel.

Indications bibliographiques

A - Ouvrages cités

- 1 - Balandier (Georges), *Sociologies des Brazzavilles noires*, Paris, Presse de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1985, 306 p.
- 2 - Michaud (Guy), Bekombo (Monga), *Négritude, tradition et développement*, édition Complexe, 1978, 184 p.
- 3 - Popescu (Cristina-Edith), *La représentation de l'identité congolaise dans la poésie de Jean-Baptiste Tati Loutard - Interférences culturelles* - thèse de doctorat, Université de Paris IV - Sorbonne, 2004, 352 p.
- 4 - Obenga (Théophile), *L'histoire sanglante du Congo Brazzaville (1959 1997), Diagnostic d'une mentalité politique africaine*, Paris, Présence Africaine, 1998, 368 p.

B - Documents historiques et autres textes administratifs cités

- 1 - *Sanctuaire de souvenir, Sainte-Anne du Congo, Basilique de la liberté*, Document historique de la commémoration du cinquantenaire de la Cathédrale Sainte-Anne de Poto-Poto en 1993, 34 p.
- 2 - Journal Officiel de l'Afrique Equatoriale Française, 1er février 1944, p.108.
- 3 - La constitution congolaise du 20 janvier 2002.

C - Revues, article et sites consultés et cités

- 1 - *Etudes internationales*, Vol. 35, n° 1, 2004, p.
- 2 - *Bulletin spécial 11e Assemblée générale du CODESRIA*, n°3 et 4, 6-10 décembre 2005, Maputo, Mozambique, p. 17 - 19.
- 3 - "Etudes maghrébines" n°7, 1998, p. 7 - 15.
- 4 - Les Cahiers de L'IGRAC, n° 5, juin 2010, p. 71 - 88.
- 5 - <http://www.toupie.org/Dictionnaire/identite.htm>
- 6 - <http://www.canalacademie.com/ida1416>
- 7 - <http://www.erudit.org/live/CEFAN/2000-1/000589co.pdf>